

Ces ancêtres lointains qui ont immigré au Grand-Duché

L'immigration, devenue un phénomène de masse au Luxembourg à partir de 1870 dans le cadre de l'industrialisation, n'était nullement négligeable auparavant. Notre chronique avait exposé les grandes tendances et les chiffres disponibles sur l'ensemble des mouvements migratoires affectant notre pays, avant que le plus récent article n'entre plus en détail sur l'émigration massive de nos ancêtres, un développement intéressant les généalogistes à la recherche de leur cousinage, donc de l'ensemble des descendants d'ancêtres communs.

■ Le moment est venu de se tourner plus en détail vers l'immigration et la recherche des racines familiales à l'étranger. Il ne s'agit pas de s'attarder ici à l'immigration récente, pour laquelle les chercheurs intéressés contactent utilement les cousins ou arrière-petits-cousins dans le pays d'origine de leurs parents et grands-parents, plutôt que de demander conseil aux généalogistes du terroir. Ceci vaut tant pour les immigrants «du loin», notamment des pays de la Méditerranée, que pour ceux venus des régions limitrophes. Rappelons qu'avant et après 1900 la sidérurgie a attiré bien plus de travailleurs allemands qu'italiens.

Il est évident que les procédures administratives, tant civiles que religieuses, varient considérablement de pays en pays et évoluent partout au fil du temps. Un chercheur s'informerait donc, selon les circonstances, sur les autorités territoriales compétentes pour l'enregistrement de la population et sur les structures en charge de la conservation des archives contenant les documents de l'état civil et des registres paroissiaux.

L'Internet est très utile à ce propos, mais une recherche conséquente requiert la maîtrise de la langue du pays visé. Pour l'immigration des ouvriers industriels des mines et de la sidérurgie l'on consultera aussi les données des administrations communales du Sud de notre pays sur la population étrangère de l'époque.

Plus loin dans le temps il ne faudra pas négliger, pour toute immigration dans un contexte militaire, certaines sources particulières comme les registres paroissiaux de la garnison de la forteresse et les diverses archives militaires étrangères. Dans d'autres cas, les archives administratives sont à consulter. La domination française nous a valu une forte immigration de civils, arrivant dans le train des troupes révolutionnaires et impliqués dans l'administration républicaine, dont certains se sont fixés dans le pays. Une situation analogue existait déjà sous l'Ancien régime où certains des éléments appelés pour une raison ou une autre dans le pays par le pouvoir central ou provincial ont fait souche chez nous.

Si la multitude des cas ne se prête guère à un classement, il est

évident que la mobilité internationale et régionale des individus et familles était fonction de leur situation sociale. Les nobles, soldats, commerçants, artisans spécialisés, experts et érudits étaient plus mobiles que les paysans dont les pieds collaient à leur glèbe.

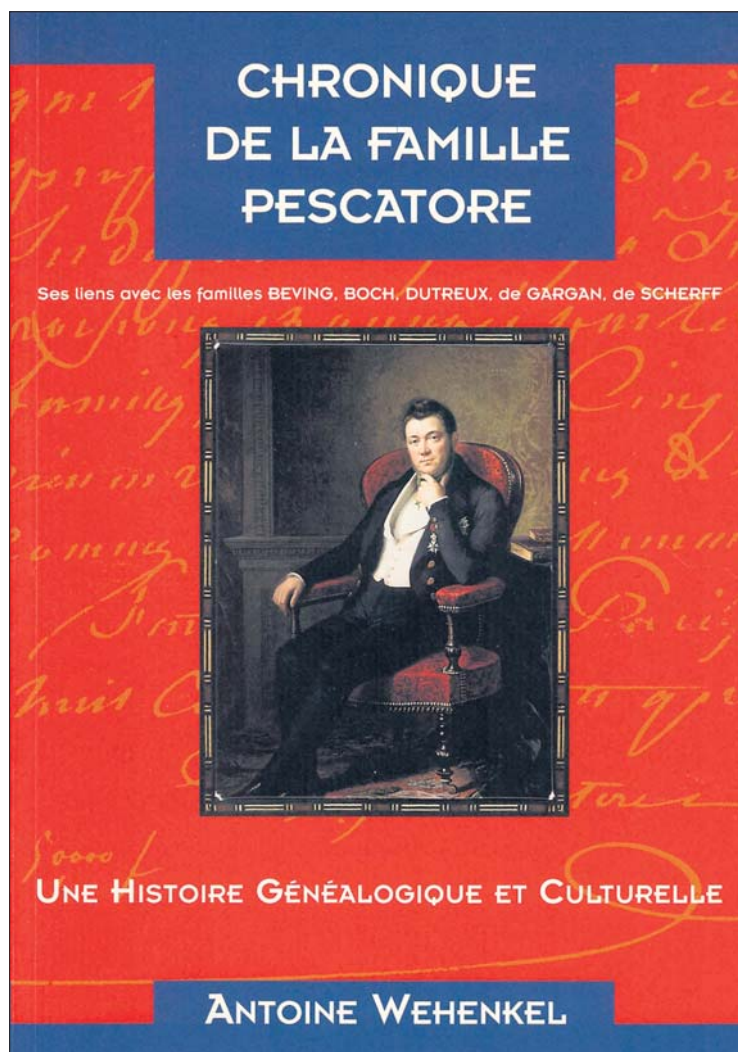
Dans notre chronique nous avons déjà mentionné certains cas assez connus. Martin van der Noot, d'une famille noble bruxelloise, était un militaire au service du gouverneur de la province; né dans le Brabant, il s'est fixé vers 1650 à Ettelbruck en épousant la fille d'un notable local. Les Pescatore ont quitté le Nord de l'Italie dès 1520 pour faire escale à Brolio au Tessin; cinq frères et cousins arrivent à Coblenz et à Luxembourg entre 1736 et 1760. Le dernier châtelain de la Schuttbourg près de Kautenbach n'a immigré que vers 1775 arrivant de Vilvoorde à Bastogne et Schuttbourg; ce chevalier était un membre d'une famille de militaires belges descendant d'un diamantaire d'Anvers qui avait épousé la fille d'un gentilhomme italien immigré en Flandres en 1466.

Dans la généalogie personnelle de l'auteur de la présente rubrique figurent deux immigrés. L'un est un certain Pierre Breuer ou Bruerius, qui a été successivement secrétaire, comptable et gérant du Seigneur de Bourscheid et ensuite juge de haute justice; il est né vers 1550 à Pyren près de Düren sur le Rhin et avait fait des études de droit avant d'arriver à Bourscheid. L'autre personne est une dame d'origine aristocratique, Marie Christophorine de Plettenberg, née à Münster en Allemagne du Nord, qui a épousé un notaire d'Useldange. Après le décès de celui-ci elle a vécu notamment à Cologne avant de mourir en Alsace. Un des fils du couple est parti pour la France, s'enrôlant comme simple soldat chez les hussards du roi et terminant sa carrière comme officier supérieur de Napoléon.

Il est souvent difficile de bien déterminer les motivations personnelles de tels immigrés ou d'élucider les circonstances momentanées de leur choix. Les quelques exemples mentionnés illustrent cependant bien la diversité des situations. Parfois, l'explication est plus évidente: ainsi, les familles des bourreaux et équarisseurs, qui exerçaient une activité considérée comme 'malhonnête' par l'opinion générale, vivaient en marge de la société et se voyaient éventuellement obligés de trouver un partenaire de vie dans le même milieu social, mais à des centaines de kilomètres de leur lieu de résidence. (A propos de cette caste particulière, on consulte avec intérêt le site [Internet www.carnifex.lu](http://www.carnifex.lu) d'Antoine Jacoby, fier descendant d'ancêtres jadis honnis.)

La mobilité n'est donc pas seulement une affaire de gens fortunés ou aisés. Qu'il soit permis d'exposer ici plus en détail le cas de deux groupes d'immigrés assez nombreux, les charbonniers belges et les migrants alpins.

Le premier groupe est celui des boquillons et charbonniers wal-



Un certain nombre de monographies généalogiques sont consacrées à des familles immigrées. Tel est le cas pour les Pescatore (notre illustration) et pour les van der Noot.

lons (Köhler en Allemand). La création de fonderies à Septfontaines et Ansembourg vers 1624 avait fait naître un besoin en charbon de bois requis pour faire fondre le minerai de fer. Ce charbon se fabriquait dans des meules de carbonisation (Kohlenmeiler) à partir de bois coupé dans les grandes forêts environnantes.

La transformation du bois en charbon était un processus artisanal très lent exigeant une présence permanente des charbonniers auprès de leurs meules pour pouvoir intervenir immédiatement au cas où la matière première aurait pris feu. Les familles en question vivaient de ce fait constamment en pleine forêt, notamment dans le Simmerwald, le Grünwald, la vallée de l'Eisch, dans des cabanes qu'ils déplaçaient au fil du déboisement requis.

Alors que les curés paroissiaux n'aimaient pas trop ces ouailles «ex silva» (venant de la forêt) qui ne sortaient de l'obscurité que pour se marier et pour demander le baptême d'un enfant. Mais à part les mentions sommaires des registres paroissiaux, l'on ne trouve pas de documents sur leur origine, puisqu'ils étaient sans propriété terrienne et ne faisaient pas de testaments.

Leurs racines wallonnes sont cependant trahies par la consonance francophone de leurs patronymes: Sansterre / Santer, Marseau / Marso, Flammang / Flamand, Peschon, Robinet, Lahyr, Brisbois, Dumoulin, Dupong, Tordu. Ces gens restaient évidemment sans contact avec les villageois des environs, de sorte que longtemps ils ne se

mariaient qu'entre eux. Le descendant le plus connu de ce milieu social sous-privilegié est bien entendu notre ministre d'Etat honoraire Jacques Santer.

Les boquillons et charbonniers venant sans doute en majeure partie des régions francophones du Duché d'alors, constituant actuellement le Prince du Luxembourg en Belgique, on peut à la rigueur parler d'une migration interne plutôt que d'une immigration. Tel n'est pas le cas pour les «migrants alpins», notre exemple suivant.

Les plus connus parmi ceux-ci sont les artisans tyroliens, notamment des tailleurs de pierre, des maçons, des stucateurs, des charpentiers. En réalité, ces ouvriers font partie d'un mouvement migratoire bien plus vaste aux contours imprécis, que les historiens expliquent d'un côté avec le vide causé par la dévastation et un dépeuplement dramatique dans nos régions, et de l'autre avec un surpeuplement relatif dans le triangle Autriche / Suisse / Italie du Nord.

Rappelons que la Guerre de Trente ans et une série d'épidémies et de famines avaient littéralement décimé nos villes et campagnes, la population ayant diminué en moyenne des deux tiers et peinant à se reconstituer. Les peines quotidiennes se limitaient à une agriculture de subsistance, les connaissances artisanales étant en déclin et la reconstruction lente et rudimentaire. Quand Vauban renforçait les fortifications de la ville et quand l'Abbaye d'Echternach et d'autres couvents procédaient à des travaux de construction impor-

tants, ils ne savaient se passer d'ouvriers qualifiés et d'experts en construction d'origine étrangère.

Un édit de Louis XIV de septembre 1686 offrait aux artisans étrangers de confession catholique s'installant dans le Duché (annexé par la France en 1684) des droits de citoyen à titre gratuit et d'importants avantages financiers, comme des terrains gratuits et une longue exemption fiscale. Ces faveurs attisaient un mouvement déjà préexistant, puisqu'on trouve dès 1600 des Tyroliens à Thionville et des Savoyards à Bastogne. Les Pays-Bas autrichiens des Habsbourg maintenaient une attitude positive pour cette immigration qui continuait tout au long du XVIII^e siècle. Ayant déjà cité le cas des Pescatore arrivés au milieu du XVIII^e siècle, mentionnons encore celui de Boniface Mack, qui est né à Lontal en Bade-Wurtemberg en 1758 et qui s'est marié à Mersch en 1789.

La vaste région d'où proviennent ces immigrants n'avait pas connu les mêmes guerres et épidémies et, dans un bien-être relatif, elle avait su développer un savoir-faire artisanal très avancé. La zone en question couvre une bonne partie de l'arc alpin, allant de la France (Savoie) par la Suisse (Grisons) jusqu'en Autriche (Vorarlberg et Tyrol) et en Italie (Tessin), sans oublier l'Allemagne du Sud (Bavière).

Aussi les Tyroliens, auxquels on assimile les migrants du Vorarlberg, sillonnaient-ils l'Europe comme artisans migrants, surtout saisonniers. Ceux d'entre eux qui ont pris racine chez nous se sont immédiatement mêlés à la population résidente. Les maçons savoyards par contre, dont l'habileté était aussi fameuse, affluaient en masse sur tous les grands chantiers en Europe pour repartir de suite, une fois les travaux terminés.

Les immigrés luxembourgeois de ce mouvement ne sont cependant pas tous des artisans de la construction, puisqu'on y rencontre notamment beaucoup de marchands spécialisés dans des produits particuliers ou «exotiques», comme des tissus de luxe ou des agrumes et épices. C'est peut-être le déclin du trafic entre l'Italie et l'Allemagne qui a fait partir ces commerçants de la région des Alpes.

Le lecteur intéressé consultera l'excellent article *Les migrations alpines vers l'espace luxembourgeois (XVI^e-XVIII^e siècles)* de Mme Antoinette Reuter à l'adresse www.cdmh.lu/resources/pdf/_base_documents/6780055484.pdf.

Parmi les nombreuses familles descendant d'immigrants du Tyrol et du Vorarlberg mentionnons à titre d'exemple les Tschiederer, Mongenast, Kinzlé, Zangerlé, Hutter, Hauser, Lessel, Schlotter, Nagel, Reichling, Baldauff, Staud, Walch, etc. Pour d'autres patronymes le cas est moins univoque, certains Turmes par exemple tirant leur origine d'une famille venue de Gal-tür, tandis que d'autres sont de vieille souche paysanne luxembourgeoise.

■ Victor Racine